

# L'épopée antique

numide, phénicienne et romaine

---

## PREMIÈRE VICTOIRE DE L'HOMME SUR L'ABIME

Pour l'homme antique, toute la nature, en particulier les arbres et les forêts, les sources, les torrents, les sommets des montagnes, les rochers, les abîmes, sont peuplés d'esprits.

Ceux-ci sont propices à l'homme quand ils hantent des sites plus rapprochés du ciel et des astres. Ou ce sont des éléments utiles : les arbres, les sources, la terre nourricière.

Était réputé maléfique par contre tout ce qui se situe dans les profondeurs de la terre, domaine attribué des démons, comme les gouffres et les torrents dévastateurs qui les emplissent de leurs mugissements, les rochers d'aspect tourmenté et creusés de repaires abritant des fauves dangereux ou des reptiles. Ces derniers étaient à la fois redoutés pour leur venin et sacrés parce qu'habitants la terre, demeure des défunts. Les serpents semblent avoir été jadis assez nombreux dans les gorges. Le dernier, un assez gros python y fut capturé — ainsi que le relate en son temps « la Dépêche de Constantine », il y a seulement une trentaine d'années près de la Grotte des Pigeons par les dompteurs d'un cirque de passage.

Le gouffre du Rhumel était donc un site redoutable par excellence. Les dangers très réels

qu'il recelait, ainsi que l'horreur sacrée qui s'en dégageait, n'ont guère attiré les hommes antiques qui y situaient la demeure attirée de divinités infernales gréco-phéniciennes, les Cabires.

Pourtant le désir de s'affranchir de ces appréhensions et surtout la nécessité de vaincre l'abîme interceptant la circulation, devait tôt ou tard se préciser.

C'est une légende de l'époque phénicienne qui — à défaut de documents — nous apporte la première mention des gorges à l'époque historique.

Mais essayons d'abord de reconstituer le bourg primitif berbéro-numide groupé autour d'un carrefour de voies commerciales devenu marché.

Dès le 6<sup>m</sup> siècle, des marchands phéniciens y ont pu venir de la côte. Deux ou trois cents ans plus tard, on les trouve établis sur le Rocher, ou plutôt, semble-t-il, sur les collines au Sud-Ouest de la cité berbère dont les maîtres numides ont témoigné à ces étrangers si utiles par leur civilisation la plus large hospitalité. Les très nombreuses stèles votives puniques trouvées dans ces parages attestent l'importance de cette colonie marchande. Le sanctuaire de Baal-Ammon (dieu-soleil phé-

nicien associé à Tanit, déesse carthaginoise de la lune et de la fécondité) situé sur la colline El Hofra semble en avoir été le centre. A cet endroit, c'est-à-dire près de l'actuel Hôtel Transatlantique, d'intéressantes fouilles ont été effectuées par la Société d'histoire et d'archéologie de Constantine. M. A. Berthier, en collaboration avec M. l'Abbé Charlier, spécialiste des langues sémitiques, en ont publié les résultats dans « Le sanctuaire punique d'El Hofra à Constantine » (1955).

L'on sait la ferveur avec laquelle les Berbères numides du Constantinois ont adopté le culte de Baal-Tanit et beaucoup d'autres éléments de la civilisation punique.

Aussi, de Tanit, la grande déesse phénicienne, la légende berbère a fait la reine Tina, dont le palais se dressait sur le sommet du Rocher, c'est-à-dire, sur l'emplacement de la future Kasbah.

Désireuse de confort moderne, dit la légende, Tina fit proclamer à son de trompe qu'elle épouserait l'homme qui parviendrait à faire monter l'eau courante jusqu'à son palais.

Un premier prétendant, qui était de race blanche, tenta l'exploit, mais sa conduite en troncs d'arbres évidés qui descendait dans les gorges du Rhumel, ne put remonter la falaise de la rive gauche, et il dut abandonner.

Un deuxième prétendant — celui-là de race nègre — fut plus heureux : Il sut tirer du lit du Rhumel, assez d'or pour en faire des tuyaux plus maniables et plus étanches qui franchirent sans difficultés les gorges et remontèrent la pente jusqu'au palais de la reine. Celle-ci, bien que le gagnant fût de peau noire, ne fit aucune difficulté pour accorder sa main à ce prétendant plus chanceux.

Les légendes ne sont que des légendes, certes. Mais les poèmes d'Homère n'ont-ils pas inspiré à l'Allemand Schliemann la découverte de Troie et de Mycènes avec les somptueux trésors que recelaient leurs tombes royales ?

Notre modeste petite légende, nonobstant ses pittoresques invraisemblances, nous révèle plusieurs éléments de valeur historique :

1° L'importance du culte et du souvenir de la grande déesse carthaginoise Tanit, reine des cieux, descendue sur terre pour devenir reine tout court, au moins dans le souvenir des habitants du Rocher.

2° L'importance des populations primitives négroïdes dont de nombreux crânes furent retrouvés dans les sépultures dolméniques qui, comme l'on sait, foisonnent dans la région constantinoise.

3° Le premier métal utilisé par l'homme préhistorique fut effectivement l'or qu'on trouvait à l'état naturel dans les roches et dans les alluvions des torrents. Or, d'après une notice d'un archéologue local de grand mérite, M. J. Bosco (voir Annuaire de la Société d'histoire et d'archéologie de Constantine, année 1921) cet or du Rhumel a été jadis effectivement exploité près du confluent Rhumel-Bou-Merzoug,

Et, puisqu'il est question de l'or du Rhumel, les gorges elles aussi en contiennent !

Voici le curieux procédé employé il y a quelques années par un astucieux tâcheron arabe pour l'y pêcher.

« Chaque année, m'a expliqué lui-même cet homme, après les crues, je plonge dans le grand trou sous la cascade à côté des « Bains de César » (piscine chaude au milieu des gorges entre Sidi-Rached

et El-Kantara), c'est dangereux et cela sent très mauvais, mais parmi les monnaies que je trouve tout au fond, il y en a parfois en or et ex que mes clients habituels me payent cher ».

Quelques lecteurs sceptiques liront sans doute ces lignes avec un certain sourire. Mais l'homme n'est pas forcément un mystificateur. Le trou en question semble effectivement très profond, de sorte que les eaux du Rhumel et du Bou-Merzoug, après être passées dans le voisinage d'anciens établissements romains où il peut y avoir des cachettes oubliées, peuvent parfaitement charrier des monnaies jusque dans les gorges où les crues s'en déchargent tout naturellement dans les replis les plus profonds du lit du fleuve.

Les tombes puniques sont relativement nombreuses dans les environs de Constantine, surtout dans les rochers du Mansourah.

Y en avait-il aussi dans les gorges ? C'est peu probable, vu les menaces d'inondation. M. Robert Dournon, étudiant à Constantine, il y a une vingtaine d'années, et poète à ses heures, a publié dans la revue « Algéria » de 1938 un conte intitulé : « Le retour de Sophonisbe » où il narre qu'un soir, en sortant d'une réunion de fakirs Aïssaouas fumeurs de kif, il fut conduit par l'un d'eux par le fond des gorges du Rhumel jusqu'à la grande voûte où il découvrit l'entrée d'un souterrain et, au fond, le tombeau de la fameuse reine Sophonisbe (épouse des rois numides Syphax et Massinissa, fin du 3<sup>me</sup> siècle avant notre ère), gisant là avec tous ses bijoux d'or massif constellés de pierres précieuses.

Exploit sensationnel, qui aurait pu avoir un retentissement extraordinaire en alléchant des nuées de touristes, mais hélas, sans lendemain : Ni l'auteur, ni personne n'est jamais parvenu à retrouver ce tombeau !

Et cependant, en plusieurs endroits des parois des gorges, à la sortie de la grande voûte par exemple, l'on peut voir des orifices murés. L'auteur de ces lignes s'est plus particulièrement intéressé à l'une de ces maçonneries placée à une trentaine de mètres au-dessus du lit du Rhumel près de la caverne du légendaire ermite musulman Sidi Ben Makhlouf (voir « Dépêche de Constantine, Dimanche matin, » « L'héritage des rois de Ksantina » février-mars 1956).

Cette maçonnerie pourrait obstruer un simple orifice des égouts qui passent dans cette paroi. Effectuée nécessairement par le service des Ponts et Chaussées de Constantine, elle n'a pourtant laissé aucune trace dans les archives des P. et Ch. où l'on déclara tout ignorer de ces travaux.

La muraille en question serait donc antérieure à 1837.

Entrée ou débouché d'un souterrain phénicien, romain, arabe ou ture ? Le fameux trésor d'Achmed Bey que l'on a vainement cherché dans les souterrains du Palais de la Division ? Ou rien du tout ?

Le mystère restera entier jusqu'à ce que des fouilles l'aient éclairci. Mais beaucoup d'eau passera sans doute encore sous les ponts du Rhumel avant que l'on puisse se soucier d'un problème si étranger à nos préoccupations d'aujourd'hui.

## L'ÉPOQUE ROMAINE

**E**N l'an 107 avant notre ère, après les débuts difficiles de la guerre de Rome contre le roi numide usurpateur Jugurtha, les légionnaires du général romain Métellus, dans un sursaut de vaillance impétueuse, enlevèrent d'assaut et sans siège préalable, la redoutable cité-forteresse de Cirta

Ce brillant fait d'armes inaugura pour la ville une longue ère de paix, de prospérité et de splendeur architecturale.

Pour le Rhumel et ses gorges, ce fut le début d'une période de domestication et d'utilisation pratique. Les hommes, la nature et les choses, Rome allait tout marquer de l'empreinte indélébile de son génie créateur, impétueux et envahissant.

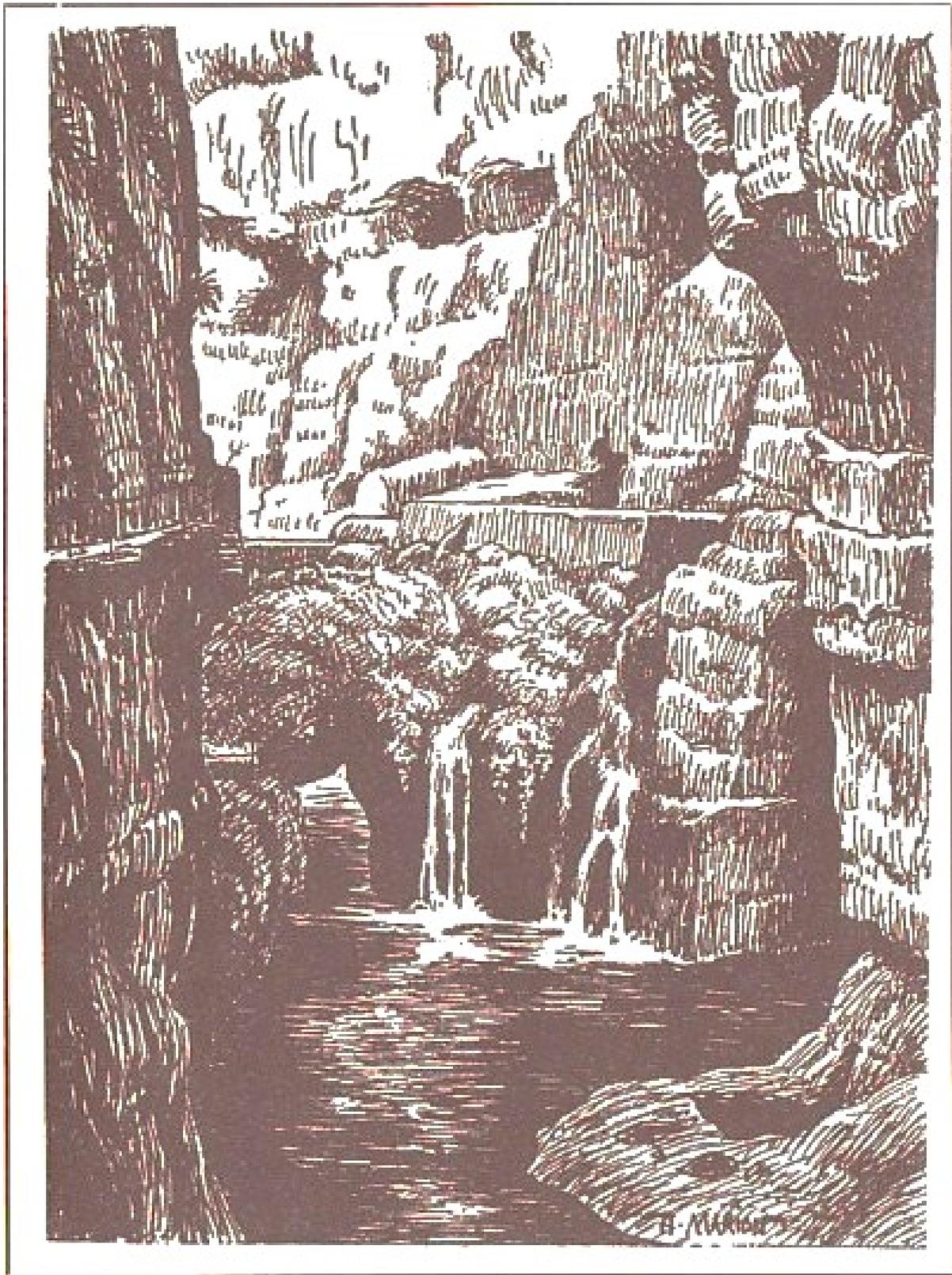
Au cours de la deuxième phase du Néolithique, le climat de l'Afrique du Nord était devenu progressivement méditerranéen, c'est à dire, plus sec.

Le Rhumel ou Ampsaga, comme l'appelèrent les Romains (pour les Berbérophones il resta « Souf Djimar », la rivière des défilés obscurs, et « Rhumel », le charrieur d'alluvions, plus tard pour les Arabophones) s'est quelque peu assagi et les gorges cessèrent d'être un objet de crainte et de répulsion. La cité, devenue prolifique, débordera bientôt du Rocher et de ses vieux remparts numides ou phéniciens (?) et poussera ses faubourgs jusque sur la rive droite, de sorte que, au second siècle de notre ère, la construction de solides ponts de pierre s'imposa. Le génie des architectes romains va réaliser là une œuvre capitale en dotant la cité de trois ou même quatre ponts et de deux aqueducs en pierres de taille si massives et si bien ajustées (on n'y employa aucun mortier) que l'on peut en voir des vestiges importants encore de nos jours.

Œuvre particulièrement hardie, le premier de ces ponts enjamait à 60 mètres de hauteur et d'une seule arche de 22,50 m. le gouffre près de l'actuelle mosquée de Sidi Rached. Le deuxième pont, construit à l'époque de l'empereur Antonin le Pieux (deuxième moitié du second siècle) faisait passer sur l'abîme la grande artère centrale de Cirta qui partait du nouveau forum (l'actuelle Place de la Brèche). Il comprenait deux étages à plusieurs arches reposant sur un arc inférieur unique dont les deux piles subsistent intactes. La voie débouchait donc de plein pied sur la rive droite (en face de l'emplacement de la future Médersa) au portique et au théâtre de Galus Anfidius Maximus. Un peu plus loin, elle rejoignait une artère perpendiculaire longeant, à l'emplacement de la future gare, un amphithéâtre ou hippodrome.

Quand, à la fin du second siècle, Cirta, l'opulente capitale de la République des quatre colonies (Cirta, Collo, Mila et bientôt aussi Djemila) fut à son apogée, que de fois les gorges ont-elles retenti des cris joyeux du public emplissant les gradins du théâtre ou de l'amphithéâtre tout proches ?

A cette époque, l'on se passionnait au moins autant qu'aujourd'hui pour les comédies, avec ou sans ballet, et plus encore pour les exploits sportifs qui déclenchaient la fièvre des paris. Sur le pont, à la sortie des spectacles, que de discussions échangées au sujet des courses de chevaux ou de chars, des combats de gladiateurs, d'éléphants, de lions, d'ours et de panthères ! Il y avait alors dans les montagnes et les vastes forêts numidiennes une telle profusion de fauves que l'Afrique était qualifiée par les auteurs antiques de fournisseuse attitrée des arènes



La cascade près des « Bains de César ».

d'Italie et d'autres provinces de l'Empire.

Un peu plus loin en aval, un aqueduc amenait aux grandes citernes du capitole (les plus vastes de l'Afrique romaine) les eaux d'une conduite descendant du Mansourah. Un beau vestige en subsiste, rive gauche près de la Médersa.

Enfin, il y avait à El Kantara un, peut-être même deux ponts romains. Les piles massives de l'un d'eux sont toujours visibles sous le pont moderne. Lorsqu'en 1792, Salah Bey fit remployer les matériaux du théâtre et de l'amphithéâtre-hippodrome voisins pour restaurer le pont coupé par les opérations de siège à la fin du 12<sup>ème</sup> siècle, il fit encastrear dans les piles romaines deux bas-reliefs antiques, représentant, l'un une danseuse, l'autre deux éléphants en position de combat, défenses baissées. L'ancien pont abritait, comme encore aujourd'hui, une conduite d'eau en siphon venant des sources du Djebel Ouache.

Un peu en amont d'El Kantara, l'on peut voir en contre-bas du Chemin des Touristes deux autres piles massives dont la destination pose un problème resté insoluble. Elles ressemblent comme des sœurs jumelles aux autres piles de pont romaines, et pourtant rien n'explique le besoin d'un deuxième passage routier à si peu de distance de l'artère aboutissant à El Kantara. Supportaient-elles un sanctuaire consacré à la divinité du fleuve Ampsaga que l'on désirait se rendre propice tout en le domptant ?, ou plus prosaïquement, un moulin utilisant le courant plus resserré à cet endroit ? Aucune inscription n'ayant été découverte dans les parages, le mystère, là encore, reste entier.

L'HYPOTHESE de ce moulin nous amène à étudier maintenant les utilisations pratiques des gorges et des eaux du Rhumel-

Ampsaga que, dès le premier siècle, le génie romain sut domestiquer par de multiples aménagements hydrauliques.

Une séguia romaine, restaurée au 18<sup>ème</sup> siècle à l'époque turque par Salah Bey, amenait les eaux du Rhumel en pente douce depuis « les Bains de César » (dont l'origine romaine est douteuse) à la sortie des gorges jusqu'à un moulin, remplacé à l'époque moderne par celui de Lavie. Elle irriguait comme aujourd'hui, les vergers en aval.

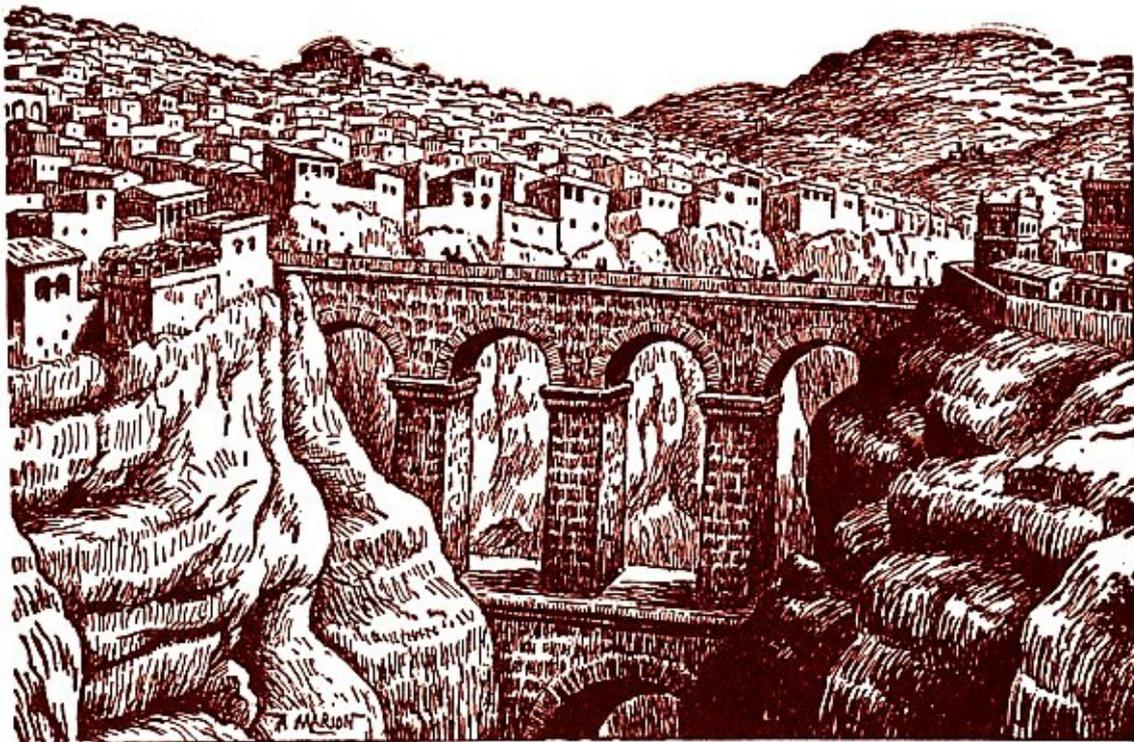
C'est aux méfaits d'un gros orage survenu en 1942 que nous devons la révélation que les Romains exploitaient les eaux de l'Ampsaga aussi pour des fins religieuses.

En vérifiant les dégradations causées par la crue au-dessous du « Pont du Diable » à l'entrée des gorges, l'on découvrit une inscription (voir l'article de M. A. Berthier dans l'Annuaire de la Société d'histoire et d'archéologie, année 1942) attestant une pratique aussi surprenante que pittoresque.

Un certain jour de l'année consacré à Mercure, dieu des commerçants, les braves négociants de Cirta se rendaient à cet emplacement du fleuve pour y procéder à des ablutions rituelles en priant le dieu de les purifier des men songes débités au cours de l'année afin d'écouler plus facilement leur marchandise. Un rite semblable est décrit par Ovide (Fastes V) qui l'observa à Rome à la porte Capène.

L'on choisisait évidemment l'endroit le moins pollué du fleuve, c'est à dire, avant son passage sous la cité.

Nos commerçants d'aujourd'hui croient pouvoir se dispenser de cette belle pratique expiratoire. Le Rhumel, hélas, n'en est pas devenu plus limpide !



Reconstitution du Pont d'Antonin (II<sup>e</sup>me siècle — Rive droite, portique et théâtre de Gaius Aufidius  
En haut, le Capitole et le Temple de Jupiter.

LES gorges ont-elles, à l'époque antique, servi aussi à des exécutions capitales comme la fameuse « Roche tarpéienne » aux abords du Capitole à Rome ?

M. J. Bosco, déjà cité, le croit probable. Mais, pour toute la haute époque, aucun texte ni aucune inscription ne l'atteste explicitement. Bosco invoque cependant en faveur de son hypothèse des indices assez probants.

Rive droite, à quelques centaines de mètres en amont de l'entrée des gorges, l'on peut voir une inscription latine du 4<sup>e</sup> au 5<sup>e</sup> siècle rappelant la passion, c'est-à-dire le martyre de onze Chrétiens de la communauté d'Hortensia (Sidi Mabrouk ?), parmi lesquels le diacre Marien et le lecteur Jacques.

De cette inscription à interprétation malaisée et beaucoup discutée, l'on peut dégager les éléments suivants :

1<sup>o</sup> Elle commente une persécution de Chrétiens que l'on croit être celle par l'empereur Valérien au milieu du 3<sup>e</sup> siècle.

2<sup>o</sup> Si, à cette époque, les exécutions capitales n'avaient généralement lieu qu'à Lambèse, siège du gouverneur militaire exerçant le droit de haute justice, les Chrétiens en question ont pu, exceptionnellement et à titre d'exemple, être exécutés tout de même à Cirta et enterrés ensuite dans les environs, peut-être à Hortensia, par leurs parents ou amis.

3<sup>o</sup> Il doit y avoir un rapport entre le « Rocher des martyrs », les exécutions capitales et les gorges. Si l'on a inhumé des condamnés à mort à ou près de Cirta comme cela semble probable, le lieu d'exécution ne devait pas être bien éloigné de l'inscription commémorative, et ce lieu serait le gouffre des gorges, sans que l'on puisse toutefois préciser l'endroit utilisé. Une grille entoure aujourd'hui ce « Rocher des mar-

tyrs », mais elle ne protège plus rien, la serrure de la porte ayant été forcée.

Une exécution capitale dans les gorges est, en termes précis, attestée seulement pour le milieu du V<sup>e</sup> siècle, c'est à dire à l'époque de l'occupation du Constantinien oriental par les Vandales. Le chroniqueur Victor de Vita (II, 14) nous apprend que Genséric, roi des Vandales (428-477) fit exécuter la veuve de son frère aîné Guntharic en la faisant précipiter, une pierre au cou, dans les gorges de l'Ampsaga à Constantine.

Il ne s'agit pas de l'exécution d'un jugement régulier, mais seulement d'une mesure de prudence politique, la méfiance étant de règle entre proches parents dans les dynasties barbares. Mais le fait qu'on ait choisi ce mode et ce lieu d'exécution suggère que l'on se conformait à une coutume d'exécution traditionnelle à Constantine durant l'époque antique et que les beys turcs devaient reprendre aux 18<sup>e</sup> et 19<sup>e</sup> siècles.

Avec cette exécution vers le milieu du V<sup>e</sup> siècle, nous avons abordé déjà les siècles des invasions qui marquent le déclin de Rome dans ses provinces africaines.

UNE ère de paix heureuse et sans histoire, une sorte d'âge d'or virgilien, voilà ce que semble avoir été l'époque romaine pour la belle et opulente Cirta. Durant quatre siècles, jamais les gorges de l'Ampsaga ne retentirent des cris de guerre ou de mort de combattants, ou du fracas des machines de siège s'attaquant aux murs. Partout — dans la ville et jusque dans les gorges dépouillées de l'horreur sacrée d'antan — s'élevaient des œuvres de paix et d'utilité publique. Lettres, arts et commerce florissaient. L'or monnayé abondait. Edifices somptueux resplendissants de marbres, de mo-

saïques et de fresques, statues de citoyens (et même de citoyennes) illustres se multipliaient autour des places publiques et le long des avenues de Cirta où la jeunesse dorée se livrait à des exploits plaisants qui ont parfois laissé des traces épigraphiques — pour ne citer que l'enlèvement nocturne de la statue de la pin-up Portia Maxima Optata. Certaines inscriptions funéraires — où les mentions de centenaires sont relativement nombreuses — révèlent un état d'esprit bon viveur et doucement résigné, avec de touchants exemples de fidélité conjugale et filiale.

Certes, les ombres ne manquaient point au tableau, mais les aspects heureux et lumineux largement prédominants inspiraient — sauf aux chrétiens persécutés — une confiance peut-être naïve mais absolue et inébranlable en la pérennité éternelle de de l'empire de Rome qu'atteste cette inscription encore visible de nos jours sur le faite d'un grand édifice romain sous l'esplanade de la Brèche : « *Moles in aeternum* » (murs bâtis pour l'éternité).

Mais, dès la fin du III<sup>me</sup> siècle l'idylle s'évanouit devant la menace croissante des révoltes des Berbères dont une large majorité s'était pourtant pleinement assimilée.

Au IV<sup>me</sup> siècle, les séditions fomentées par des chefs militaires ambitieux et les jacqueries des Circoncellions (ruraux hérétiques) vont tout compromettre.

Pour parer ces multiples dangers, il fallut bientôt restaurer les anciens remparts qui partaient de l'entrée des gorges à la pointe de Sidi Rached et mettre en état de défense permanente surtout le côté sud-ouest, le seul vulnérable de la cité parce que la protection naturelle du fossé des gorges lui faisait défaut (1).

**M**AIS malgré ces précautions, l'année 311 sonna le glas de l'âge heureux de Cirta :

Au péril berbère, Domitius Alexander, gouverneur d'Afrique révolté contre l'Auguste Maxence, vint ajouter les horreurs de la guerre civile en choisissant le rocher-forteresse de Cirta comme dernier refuge. Rufus Volisianus, préfet du prétoire de Maxence, y fut envoyé avec ses légions avides de vengeance et de butin pour châtier durement les malheureux Cirtéens.

Les gorges de l'Ampsaga, où avaient si longtemps retenti la paisible chanson des maçons, le bruit des maillets et des ciseaux sur la pierre de taille ainsi que le grondement joyeux des foules au spectacle, s'emplissent soudain de cris de terreur et rougoient de reflets d'incendie. Des décombres fumants croulent des falaises dans le torrent qui charrie des files de cadavres aux visages crispés d'horreur.

Sans doute, le grand Constantin s'appliqua de son mieux à rebâtir la cité dévastée. En 313 il lui donna même son nom ; mais le charme virgilien est rompu et les édifices magnifiquement restaurés ne ramenèrent pas l'âge d'or des premiers siècles de l'Empire malgré les pompeuses inscriptions « En l'honneur du glorieux restaurateur de la liberté et du sauveur de tout l'Univers ».

Environnée d'insécurité, la nouvelle cité constantiniennne, après une courte renaissance, dut à nouveau se retrancher derrière ses murailles qui, cette fois, furent assez soigneusement restaurées pour épargner à Cirta-Constantinia, en 429, l'assaut de la marée montante des Vandales débarqués en Afrique sous leur roi Genséric.

Mais l'arrivée de ces barbares déprédateurs et persécuteurs des chrétiens orthodoxes ne marqua

pas moins le début des « siècles obscurs » du Moyen-Age maghrébin avec ses incessantes invasions, ses guerres et ses sièges dont aucune des futures générations de l'antique cité du Rocher ne devait être épargnée. Celle-ci ne dut sa survivance — et même quelques rares renaissances économiques et intellectuelles — qu'à sa position stratégique de premier ordre derrière l'infranchissable abîme des gorges.

1) La reconstitution de l'aspect architectural de la Cirta romaine au IV<sup>me</sup> siècle comporte un certain nombre de problèmes comme par exemple celui de la fortifications du côté sud-ouest. Tout essai qui ne tient pas compte de ces remparts comportant nécessairement aussi une porte susceptible d'intercepter tout accès par la principale route romaine qui y aboutissait, est infirmé par les textes et les arguments historiques exposés par Ch. André Julien dans « Histoire de l'Afrique du Nord » (1952), et par Christian Courtois dans « Les Vandales et l'Afrique »



Voici une photographie unique : la reconstitution, d'après des documents historiques, de ce qu'était l'antique Cirta Romaine